

ThEv vol. 1 , n° 3, 2002
p. 69-81

Louis Schweitzer

Spiritualité de la vie quotidienne¹

1. La vocation

Dire que chaque chrétien est appelé à vivre pleinement l'Évangile, c'est dire aussi que Dieu adresse à chacun une vocation particulière. On a souvent employé le terme de vocation pour qualifier l'appel particulier que certains pouvaient recevoir pour un ministère dans l'Église. Mais c'est en limiter excessivement le sens et recréer la différence, récusée à la Réforme, entre « ceux qui seraient appelés » et les autres.

Chacun de ceux qui accueillent l'Évangile est appelé à un service particulier. Pour les uns, il s'agira en effet d'un service dans l'Église, mais pour d'autres, c'est leur situation et leur profession « dans le monde » qui doivent être reçues comme des vocations. Ce qui disparaît ainsi, c'est la distinction entre le « sacré » et le « profane ». La vie de chacun est spirituelle dans la mesure où il suit les chemins que Dieu lui a tracés. Il est donc tout aussi légitime et important – aux yeux de Dieu – pour un chrétien de faire le pain ou d'être enseignant ou ingénieur, que d'annoncer l'Évangile. Le tout est dans l'attention à la volonté de Dieu et son discernement. Il s'agira, de préférence en relation avec d'autres et dans la prière, d'examiner les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, les désirs, les convictions qui peuvent être les nôtres, afin de discerner notre propre chemin.

Cette dimension revêt un aspect d'autant plus important que c'est ainsi la présence au monde qui est « sanctifiée ». Dieu n'adresse pas seulement vocation à certains qu'il veut extraire du commun pour leur donner un ministère, un service,

¹ Louis SCHWEITZER, *Chemin de la vie spirituelle. Esquisse d'une spiritualité protestante*. À paraître chez Excelsis. Ces bonnes pages sont extraites du chapitre 4, « La vie quotidienne ».

particulier ; il appelle ses enfants à s'engager dans le monde, dans des domaines extrêmement variés, pour le gérer et en prendre soin. Le travail, la fonction, l'état de vie, pourront ainsi être reçus comme la volonté de Dieu à notre égard, et le service accompli le sera également « pour Dieu ». C'est donc au sein même de la création que nous sommes appelés à agir comme serviteurs de Dieu et cela nous concerne tous, sans exception. Dieu continue, d'une certaine manière, son œuvre de création à travers le travail de ses enfants.

2. Une vie devant Dieu

Luther a beaucoup insisté sur la dimension du « *coram Deo* » que l'on traduit couramment « devant Dieu ». Comme le fait remarquer Gerhard Ebeling, la signification précise du mot *coram*, « donnée par l'étymologie est, est "face à", "vis-à-vis de" »². Ce qui est ici concerné, c'est la vie en face de Dieu, en présence de Dieu. « Car Dieu seul est une présence qui rend présent. C'est pourquoi l'être "coram Deo", l'être en face de Dieu, en présence de Dieu, sous son regard, sous son jugement, l'être face à sa parole, est la dimension fondamentale de la relation "coram" »³. Comment vivre tous les instants de tous les jours en présence de Dieu ? Nous sommes si oublieux. Nous savons que Dieu est présent toujours et partout :

Où pourrais-je aller loin de ton Esprit ? Où pourrais-je fuir hors de ta présence ? Si je monte au ciel, tu es là, et si je descends au séjour des morts, t'y voilà ! Et si j'empruntais les ailes de l'aube pour me réfugier aux confins des mers, là aussi, ta main me dirigerait, ton bras droit me tiendrait. Et si je me dis : « Du moins les ténèbres m'envelopperont », alors la nuit même se change en lumière tout autour de moi. Pour toi, les ténèbres deviennent lumière et la nuit est claire comme le plein jour : lumière ou ténèbres pour toi sont pareilles (Ps 139.7-12).

Et le Christ nous a promis d'être avec nous tous les jours, jusqu'à la fin du monde (Mt 28.20). Mais cette présence est également en nous, au plus profond de notre cœur. Par l'Esprit, c'est le Père et le Fils qui sont venus habiter en nous (Jn 4 23) ; nous sommes, comme nous le rappelle Paul, le sanctuaire de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en nous (1 Co 3 16). Mais c'est nous qui sommes souvent absents, inconscients de cette présence. Combien de fois, nous comportons nous de telle ou telle manière parce que nous savons que nous sommes seuls. Devant le regard des autres, jamais nous n'oserions ; quant à Dieu, nous n'y pensons pas.

² Gerhard EBELING, *Luther, Introduction à une réflexion théologique*, Genève, Labor et Fides, 1983, p. 164.

³ *Ibid.*, p. 168.

Spiritualité de la vie quotidienne

Comment vivre devant Dieu tous les jours de notre vie, à l'Église et dans nos moments de méditation et de prière, certes, mais aussi au travail, en famille et durant nos moments de loisirs ? Combien de nos rencontres auraient pris un autre tour si nous avions eu conscience que Dieu était présent ? Mais comment faire ?

C'est paradoxalement sans doute un frère carme parisien du dix-septième siècle, Laurent de la Résurrection⁴, qui a beaucoup apporté, dans ce domaine, à la tradition protestante. Frère convers, il a passé son existence à faire la cuisine pour les frères de son couvent de la rue de Vaugirard, avant de réparer leurs chaussures. Il n'avait rien d'un grand intellectuel et a écrit seulement quelques lettres et textes dans lesquels il essayait de faire partager la « pratique de la présence de Dieu ». Joseph de Beaufort, après sa mort, publia ces quelques textes, ainsi que des entretiens et un éloge du frère Laurent. Cette spiritualité simple et pratique fut appréciée de Fénelon. L'époque étant à la querelle du quiétisme, cette sympathie rendit les écrits de frère Laurent suspect et il tomba dans l'oubli, dans le monde catholique jusqu'au vingtième siècle. Il fut cependant très rapidement traduit plusieurs fois en allemand et publié dans les milieux piétistes. Il connut un succès encore bien plus grand en Angleterre, puis en Amérique où il devint un classique de la spiritualité et cela dans tous les milieux protestants, de l'anglicanisme aux quakers. C'est sans doute Wesley qui fit le plus pour cette célébrité. Il le médita, l'enseigna, le publia et le recommanda à tous les responsables du méthodisme⁵. Nombreux sont sans doute les protestants anglo-saxons qui ne savent pas qui était celui qu'ils connaissent comme « Brother Lawrence ». En français, il fut publié par Pierre Poiret dès 1710⁶ (cette publication eut une grande influence sur la diffusion des écrits de frère Laurent dans les mondes allemand et anglophone) et il y eut dès 1924 de nouvelles éditions protestantes. La dernière ne date que de l'an 2000⁷.

La force de l'enseignement de frère Laurent est qu'il est applicable par quiconque. Lui-même n'était pas un contemplatif, si l'on entend par là quelqu'un qui se consacre entièrement à la prière. Il avait des responsabilités pratiques, connaissait le stress qui nous est si familier et avait à affronter des voyages et des obligations dont il n'était pas sûr de venir à bout. C'est dans ce contexte, que très simplement, il vivait dans la présence permanente de Dieu.

⁴ Conrad de MEESTER, *Frère Laurent de la résurrection, Écrits et entretiens sur la pratique de la présence de Dieu*, Paris, Cerf, 1991.

⁵ Conrad de MEESTER, *op. cit.*, p. 36-40.

⁶ Marjolaine CHEVALIER, *Pierre Poiret 1646-1719, Du protestantisme à la mystique*, Genève, Labor et Fides, 1994, p. 94.

⁷ FRÈRE LAURENT, *Une vie dans la présence de Dieu*, Le Mont-Pèlerin, Raphaël, 2000.

Il faut s'appliquer continuellement à ce que nos actions soient une manière de petits entretiens avec Dieu, pourtant sans étude, mais comme ils viennent de la pureté et simplicité du cœur.⁸

Nous devons, pendant notre travail et autres actions, même pendant nos lectures quoique spirituelles, je dis plus : pendant nos dévotions extérieures et prières vocales, cesser quelque petit moment, le plus souvent que nous pourrons, pour adorer Dieu du fond de notre cœur, le goûter en passant et comme à la dérobée. Puisque vous n'ignorez pas que Dieu est présent devant vous pendant vos actions, qu'il est au fond et au centre de votre âme, pourquoi donc ne pas cesser de temps en temps vos occupations extérieures, et même vos prières vocales, pour l'adorer intérieurement, le louer, lui demander son secours, lui offrir votre cœur et le remercier.⁹

Il faut prendre un soin particulier que ce regard intérieur précède de quelque moment vos actions extérieures, que de temps en temps il les accompagne et que vous les finissez toutes par là. Comme il faut du temps et beaucoup de travail pour acquérir cette pratique, aussi ne faut-il pas se décourager lorsqu'on y manque, puisque l'habitude ne se forme qu'avec peine ; mais lorsqu'elle sera formée, tout se fera avec plaisir.¹⁰

Si rien n'est plus simple que cette pratique de la présence de Dieu, il ne faut pas croire pour autant – et c'est ce que souligne frère Laurent – qu'elle est « facile ». Elle suppose en effet une sorte d'attention à Dieu qui doit devenir une habitude. Cette orientation vers Dieu peut n'être qu'un mouvement du cœur, mais :

Il ne sera pas hors de propos, pour ceux qui commencent cette pratique, de former intérieurement quelque peu de paroles, comme : « Mon Dieu, je suis tout à vous » ; « Dieu d'amour, je vous aime de tout mon cœur » ; « Seigneur, faites-moi selon votre cœur », ou quelque autre parole que l'amour produit sur le champ. Mais ils doivent prendre garde que leur esprit ne s'égaré, qu'il ne retourne à la créature, et ils doivent le tenir attaché à Dieu seul afin que, se voyant ainsi forcé et pressé par la volonté, il soit obligé de demeurer avec Dieu¹¹.

Cette expérience de la présence de Dieu a été également magnifiquement exprimée par un contemporain, le quaker Thomas Kelly, en relation explicite avec l'enseignement de frère Laurent¹². Cette démarche se rapproche de ce que nous avons vu sur la prière de Jésus. Le souvenir du nom, dans la tradition chrétienne d'Orient a, en effet, le même but. Demeurer devant Dieu tout au long des jours,

⁸ Conrad de MEESTER, *op. cit.*, p. 103.

⁹ *Ibid.*, p. 104.

¹⁰ *Ibid.*, p. 116.

¹¹ *Ibid.*, p. 117.

¹² Thomas R. KELLY, *Mon expérience de Dieu*, Paris, éd. du feu nouveau, 1970. Ce livre, publié en anglais sous le titre « *A Testament of Devotion* », a d'abord été publié en français sous le titre de « *La présence ineffable* », Genève, Labor et Fides, 1946.

et tenter de vivre ainsi le « priez sans cesse » de l'apôtre Paul. Garder au cœur et à l'esprit le nom du Père ou celui de Jésus permet de voir la réalité tout entière à la lumière de sa présence. C'est ainsi que, petit à petit, la vie entière peut devenir devant Dieu, *coram Deo*, et que nous pouvons apprendre à lutter contre l'oubli pour que notre manière de vivre soit en accord avec ce que nous croyons.

3. La confiance fondamentale

Chacun sait que l'inquiétude est certainement un des obstacles essentiels que nous pouvons rencontrer. Légère et parfois motivée chez les uns, elle peut se faire paralysante et devenir la musique fondamentale de notre existence. Dans le Sermon sur la montagne, Jésus nous indique que la foi est en quelque sorte à l'opposé de l'inquiétude. « Ne vous inquiétez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, ni pour votre corps de ce dont vous serez vêtus » (Mt 6.25-34). Suit une série de raisons qui envisagent la question sous des angles différents. Jésus invite d'abord à changer de regard pour que nous ne nous laissions pas aveugler par la hiérarchie des valeurs de ce monde. La vie, le corps sont plus importants que la nourriture et le vêtement. Jésus nous présente l'image des oiseaux du ciel et des lys des champs dont Dieu prend soin. Il nous rappelle aussi que l'inquiétude ne sert à rien : « Qui de vous peut, par ses inquiétudes, rallonger tant soit peu la durée de sa vie ? » Puisqu'il s'agit ici des soucis des païens, Jésus emploie aussi un argument de simple bon sens. Cette inquiétude est inutile, tout juste bonne à susciter un ulcère à l'estomac. L'argument essentiel ne vient qu'après : « votre Père sait que vous en avez besoin. Faites donc du règne de Dieu et de ce qui est juste à ses yeux votre préoccupation première et toutes ces choses vous seront données en plus ».

Là est l'essentiel. Jésus nous invite à vivre sans inquiétude à cause de la certitude que nous pouvons avoir que Dieu connaît nos besoins et qu'il prend soin de nous. On retrouve dans les épîtres des accents semblables : « Ne vous mettez en souci pour rien ; mais en toute chose, exposez vos besoins à Dieu. Adressez-lui vos prières et vos requêtes en lui disant aussi votre reconnaissance. Alors la paix de Dieu, qui surpasse tout ce qu'on peut concevoir, gardera votre cœur et votre pensée en Jésus-Christ » (Ph 4.6). Chez Paul, c'est ainsi la prière qui manifeste la confiance et qui triomphe de l'inquiétude. Il ne nous est pas dit que la réponse sera toujours celle que nous attendons ; simplement que nous pouvons prier en toute confiance en étant sûrs que le Père nous écoute. Cette certitude de l'attention du

Père suffit pour que le cœur soit rempli de cette paix qui surpasse tout. C'est aussi ce que la première épître de Pierre résume ainsi : « Déchargez-vous sur lui (Dieu) de tous vos soucis, car il prend soin de vous » (1 P 5.7). Comment vivre dans cette heureuse certitude, confiants que Dieu prend soin de nous ? Cette affirmation est facile à croire lorsque des événements heureux surviennent dans notre vie, lorsque tout va bien, mais elle peut devenir un obstacle dès que l'horizon s'obscurcit ou que survient la souffrance.

C'est la question que soulève ce verset célèbre et difficile de l'épître aux Romains : « Nous savons que Dieu fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment, de ceux qui sont appelés conformément au plan divin » (Rm 8.28). C'est une phrase que chacun peut recevoir et méditer pour lui-même, mais que nous ne pouvons adresser aux autres qu'avec la plus extrême prudence. Elle s'adresse en effet au croyant, à celui qui aime Dieu et qui répond donc à son appel, de même que l'exhortation de Jésus à ne pas se faire de soucis allait de pair avec l'invitation à chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice. La confiance est l'attitude de celui qui, s'engageant radicalement sur les chemins que lui indique son Dieu, s'en remet à lui pour tout le reste. Cette phrase de Paul affirme en effet que tout participe ainsi au bien du croyant et c'est l'ampleur de ce tout qui nous fait réfléchir. Paul ne nous dit pas que seules des choses agréables nous arriveront, mais que tout ce qui arrivera participera à notre bien. Dans ce tout, il peut y avoir bien des choses que nous redoutons, que nous pourrions considérer comme des malheurs, des difficultés, des souffrances, des maladies, des deuils, etc. Il y a malgré tout la certitude que ce qui nous arrivera sera bien et utile pour nous dans l'inaccessible volonté de Dieu. De celle-ci, nous ne pouvons comprendre les pourquoi et les comment, mais nous pouvons lui faire une confiance totale à cause de tout ce que nous savons de l'amour de Dieu. Il s'agit donc moins d'attendre que la vie soit un long fleuve tranquille, que de changer notre regard en accueillant tout ce qui vient comme venant de Dieu. Je puis ainsi voir la main de Dieu dans ce qui se produit dans ma vie, d'agréable ou de moins agréable. Il est cependant important de rester à la première personne et de ne pas généraliser cette affirmation pour en faire une doctrine de la providence universelle de Dieu. Tout mal pourrait alors être justifié et les pires horreurs s'orneraient de l'excuse de concourir à un bien plus large.

Le mal reste le mal et doit être combattu. L'affirmation de Paul doit être reçue dans la foi par le croyant, celui qui aime Dieu et qui est appelé par lui. Pour lui alors, et pour lui seul, « tout est grâce » comme le disait Thérèse de Lisieux dans

cette phrase que Bernanos mettra à la fin du « journal d'un curé de campagne¹³ ». Tout est grâce parce que je sais que tout est dans la main du Père et que tout ce qui peut m'arriver tournera à mon bien, de même que Dieu a permis que l'acte des frères de Joseph qui le vendirent tourne au bien du peuple entier (Gn 45.5-8).

Bien des protestants connaissent par cœur le psaume 23 : « L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien... Même si je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi... » C'est cette certitude de la présence bienveillante de Dieu toujours et partout qui suscite la confiance, celle de l'enfant aux côtés de son Père. Elle permet de traverser les vallées les plus sombres car, comme l'écrit l'apôtre Paul, « j'en ai l'absolue certitude : ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les dominations, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni ce qui est en haut, ni ce qui est en bas, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous arracher à l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur » (Rm 8.38-39).

4. L'amour et le service

a. L'amour du prochain

Chacun sait que l'amour est au cœur de l'enseignement de Jésus. Qui ne connaît en effet son résumé de la loi ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout cœur, de toute ton âme et de toute ton intelligence. C'est là le grand commandement, le premier. Un second, cependant, lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes » (Mt 22.37-40). Ainsi l'amour du prochain est présenté par Jésus comme semblable au premier et grand commandement de l'amour pour Dieu. On peut sans doute trouver un écho de la mise en relation de ces deux commandements dans le commentaire qu'en donne la première épître de Jean : « Si quelqu'un prétend aimer Dieu tout en détestant son frère, c'est un menteur, car s'il n'aime pas son frère qu'il voit, il ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn 4.20).

Que signifie ce commandement d'aimer son prochain « comme soi-même » ? Jésus lui-même en donne sans doute le meilleur commentaire : « Faites pour les autres tout ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous, car c'est là tout l'ensei-

¹³. BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, in *Œuvres romanesques*, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 1259.

gnement de la loi et des prophètes » (Mt 7.12). Le caractère central de cet enseignement est repris dans plusieurs épîtres de Paul. L'amour du prochain résume tous les commandements ; il est donc l'accomplissement de la loi (Rm 13.9 ; Gal 5.14). De même, pour Jacques (2.8), il s'agit de la voie royale.

Il est également bon de préciser que ce commandement s'enracine dans la notion d'imitation du Christ et, au delà, de Dieu lui-même. « *Dieu est amour* » nous dit la 1^{re} épître de Jean à deux reprises (4.8 et 16). Et l'amour qui nous est demandé n'est que la conséquence et comme le reflet de l'amour que Dieu a pour nous. Maintes fois le Nouveau Testament revient sur le caractère premier de l'amour de Dieu. C'est lui qui nous a aimés et il nous revient donc de nous aimer en retour les uns les autres. Nous sommes appelés à être les imitateurs de Dieu (Ép 4.32-5.2). La manière dont Dieu nous a aimés, c'est le don qu'il a fait de lui-même en Jésus-Christ (Jn 15.2-13 ; 1 Jn 4 10-11, 19).

Lorsque Jésus nous parlera de l'amour des ennemis, c'est encore sur Dieu qu'il fondera son commandement : « Ainsi vous vous comporterez vraiment comme des enfants de votre Père céleste car lui, il fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, et il accorde sa pluie à ceux qui sont justes comme aux injustes » (Mt 5.45) ; et il termine ce passage et tout une partie de son enseignement par cette exhortation finale qui semble bien résumer sa pensée et la fonder : « Votre Père céleste est parfait, soyez donc parfaits comme lui » (5.48), formule que Luc rendra un peu différemment : « Votre Père est plein de bonté (ou miséricordieux), soyez donc bons comme lui » (6.36), ce qui nous rapproche encore du commandement d'amour.

Il est également important de rappeler que l'amour est avant tout un *fruit de l'Esprit* (Ga 5.22). Dieu est amour et son Esprit suscite en nous l'amour à son image. Encore une fois, l'amour est dans la nature même de Dieu et son œuvre en porte nécessairement la marque. En entrant dans cette dynamique de l'amour, nous laissons Dieu nous approcher de Lui. « L'amour vient de Dieu. Celui qui aime est né de Dieu et il connaît Dieu. Qui n'aime pas n'a jamais connu Dieu, car Dieu est amour » (1 Jn 4.7-8). Cet amour, œuvre et fruit de l'Esprit est donc le signe principal de la naissance nouvelle « de Dieu » et le seul chemin sûr de la connaissance.

Tout cela, nous le connaissons, pourtant, il suffit de vivre, d'être en relation un peu étroite avec d'autres pour prendre conscience de la difficulté qu'il y a à aimer son prochain comme soi-même. Nous en faisons certainement tous

l'expérience au travail, dans la vie de famille ou en communauté. Il pourrait être tentant - surtout pour un protestant qui confesse le salut par la seule grâce de Dieu, sans les œuvres de la loi - de constater avec une certaine humilité que cet amour nous dépasse, de confesser notre faiblesse, et de passer à autre chose. Pourtant, l'enseignement de Jésus n'a certainement pas ici pour seul but de nous faire prendre conscience de notre incapacité. Il insiste si fortement sur cet amour qu'il va jusqu'à en faire le signe d'appartenance de ses disciples : « À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres » (Jn 13.35). C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un aspect facultatif de la vie chrétienne, mais bien de son centre. On connaît cette remarque de Maître Eckhardt (1260-1328), le fondateur de la mystique rhénane :

Quelqu'un serait-il dans le ravissement comme jadis saint Paul, s'il apprenait qu'un infirme a besoin d'un peu de soupe qu'il pourrait lui donner, j'estime qu'il ferait bien mieux de renoncer, par charité, à son ravissement et de servir l'indigent avec plus d'amour¹⁴.

b. Le pardon et la bienveillance

C'est à cause de l'importance de ce commandement d'aimer et aussi de sa difficulté que le pardon tient une place également centrale¹⁵. D'une part, comme nous l'avons déjà vu, parce que nous ne pouvons que demander pardon à Dieu pour nos manquements réguliers, mais aussi parce que nous sommes appelés à nous pardonner les uns les autres. Le pardon n'est, en effet rien d'autre que l'amour mis en œuvre dans les circonstances concrètes de l'existence et lorsque notre prochain devient, ne serait-ce qu'un moment, notre ennemi.

Là encore, le pardon que nous nous donnons les uns aux autres est profondément lié au pardon que Dieu nous accorde. « Pardonnez-vous réciproquement comme Dieu vous a pardonnés en Christ » (Ép 4.32 ; Col 3.13). C'est encore le pardon de Dieu en Jésus-Christ qui sert de modèle à notre comportement. Ce lien entre pardon des hommes et pardon de Dieu se retrouve, dans l'autre sens, dans la prière que Jésus enseigne à ses disciples. « Pardonne-nous nos offenses (remets-nous nos dettes) comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Et c'est la seule demande du Notre Père qui est commentée : « En effet, si vous pardonnez aux

¹⁴. ECKHARDT, *Traité et sermons*, (entretiens spirituels X), traduction de Alain de Libera, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 92.

¹⁵. Jacques BUCHHOLD, *Le pardon et l'oubli*, coll. Terre Nouvelle, Cléon d'Andran, Vaux-sur-Seine, Excelsis, Edifac, 2002 ; Linda OYER, « Le pardon, une anticipation eschatologique », in, Neal BLOUGH sous dir., *Eschatologie et vie quotidienne*, coll. Perspectives anabaptistes, Cléon d'Andran, Excelsis, 2001.

autres leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi, mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos fautes » (Mt 6.14-15). Jésus commente et illustre cette dimension de son enseignement dans la parabole du serviteur impitoyable (Mt 18.23-35). La foi fait entrer dans une dimension nouvelle qui est précisément celle de l'amour. Ne pas y entrer, c'est simplement montrer que l'on a pas entendu, pas reçu la Bonne Nouvelle, l'Évangile du pardon que Dieu nous accorde. Nous ne nous présentons pas devant les autres en pécheurs pardonnés, mais en juges, et nous montrons par là que nous sommes restés dans la perspective du salut par les œuvres ; nous mettons notre confiance dans notre capacité d'être justes et confortons ce sentiment en nous plaçant au-dessus de nos frères et en les condamnant. « Ne condamnez pas (ou ne jugez pas) les autres pour ne pas être vous-mêmes condamnés. Car vous serez condamnés vous-mêmes de la manière dont vous aurez condamné, et on vous appliquera la mesure dont vous vous serez servis pour mesurer les autres » (Mt 7.1-2). La radicalité de ces affirmations de Jésus ne doit pas nous faire oublier que le pardon est également un chemin. Il faut du temps pour pardonner vraiment et bien des personnes, malgré toute leur bonne volonté « n'y arrivent pas ». Elles devront attendre patiemment et activement que ce travail se soit fait en elles, mais se garder de justifier une rancune qui peut n'être que le refus de faire grâce. Dans ce domaine comme en bien d'autres, il serait illusoire de croire que tout se fait sans délai. Nous vivons dans le temps et les choses profondes ont besoin de mûrir. L'immédiat est souvent le signe du superficiel.

C'est donc tout un regard nouveau que nous sommes invités à porter sur le monde et sur notre entourage, une attitude nouvelle que nous pourrions résumer par le mot « bienveillance ». C'est pourquoi, dans l'hymne magnifique de la première épître aux Corinthiens (ch. 13), Paul nous apprend que « l'amour est patient, plein de bonté. Il n'est pas envieux, il ne cherche pas à se faire valoir, il ne s'enfle pas d'orgueil. Il ne fait rien d'inconvenant. Il ne cherche pas son propre intérêt, il ne s'aigrit pas contre les autres. Il ne tient pas compte du mal. L'injustice l'attriste, la vérité le réjouit. Il pardonne tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout ». Voilà le chemin que, même en boitant, nous sommes appelés à suivre et la vie tout entière est l'occasion de cet apprentissage.

c. Le service du prochain

L'amour dont il est question n'est pas un simple sentiment qu'il serait de bon ton d'éprouver à l'égard des autres. L'amour du prochain trouve sa plus belle illus-

Spiritualité de la vie quotidienne

tration dans la parabole du bon samaritain (Lc 10.25-37). Comme le fait remarquer Martin Luther King, dans une prédication qu'il consacre à cette parabole¹⁶, l'amour dont il est ici question est universel (le fait même que l'exemple donné mette en scène un Samaritain fait sauter, pour les auditeurs, les barrières habituelles), risqué et excessif (il va en effet au-delà de ce qui est dû). C'est pourquoi l'amour du prochain prend la forme d'un service concret et pratique, d'un véritable souci de l'autre dans la réalité de sa vie. « N'aimons pas, nous dit la première épître de Jean (3.18), en parole et avec la langue, mais en œuvre et en vérité ».

Il faut noter que la plupart des réveils ont eu d'importantes conséquences sociales et ont débouché sur la création de très nombreuses œuvres de secours, d'éducation, etc. C'est vrai du piétisme allemand¹⁷, comme du méthodisme – dont sortira l'Armée du salut – et des grands réveils américains ou européens continentaux comme cela a été vrai du réveil français¹⁸. Ce n'est que plus tard, lorsque la flamme du réveil commence à baisser, que toute l'attention se concentre sur certains aspects limités de la piété et que l'on peut alors parler d'attitude « piétiste » au sens assez péjoratif du terme. Mais justement, il n'en était pas de même au début, lorsque le mouvement spirituel avait toute sa force.

La spiritualité risque toujours, surtout à notre époque, de devenir une manifestation religieuse du « souci de soi ». Elle doit, tout au contraire, pour rester fidèle à l'Évangile, être essentiellement souci de l'Autre, souci de Dieu, et souci des autres que Dieu aime. Bien des institutions qui nous semblent naturelles aujourd'hui – comme les hôpitaux – sont le fruit de la conscience qu'avait l'Église de sa responsabilité envers les plus petits et les plus souffrants. Le service concret et pratique des hommes et des femmes d'aujourd'hui, proches ou lointains, est une part essentielle de toute vraie spiritualité. Cela pourra prendre des formes diverses, travail auprès des plus pauvres, des pays en difficultés, éducation, soutien, défense des droits de l'homme, etc. Certains pourront être appelés à orienter l'essentiel de leur ministère dans ce domaine, d'autres non, et nous sommes ici dans la complémentarité du corps du Christ. Mais le souci du prochain, l'attention à l'autre, l'amour en un mot, n'ont rien d'un élément facultatif de la spiritualité. Ils sont au contraire, à certains égards, son critère d'authenticité. Comme le dit l'apôtre Paul :

¹⁶ Martin Luther KING, *La force d'aimer*, Paris, Casterman, 1965, p. 37-48.

¹⁷ Emile G. LÉONARD, *Histoire générale du protestantisme*, tome III, Déclin et renouveau (XVIII^e-XX^e siècle), Paris, PUF, 1964, p. 85 (n. 3).

¹⁸ *Histoire des protestants en France* (coll.), Les réveils et la vie interne du monde protestant (depuis env. 1800), Toulouse, Privat, 1977, p. 275.

« Supposons que je parle les langues des hommes et même celle des anges, supposons que j'ai le don de prophétie, que je comprenne tous les secrets et que je possède toute la connaissance, supposons que j'aie, dans toute sa plénitude, la foi qui peut transporter les montagnes (donc bien des éléments d'une spiritualité magnifique), si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien » (1 Co 13). Et il ne s'agit surtout pas de valoriser à l'excès le service des autres pour lui-même, car Paul ajoute : « Quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir autrui, quand même je livrerais mon corps pour en tirer fierté, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert à rien ». Ainsi tout n'a de sens et de valeur que porté et poussé par l'amour. C'est lui, fruit essentiel de l'Esprit de Dieu en nous, qui donne, avec la foi et l'espérance, à notre vie sa pleine signification devant Dieu. Ainsi, une vraie spiritualité n'est jamais une fuite, mais au contraire une manière d'être présent, présent à Dieu, à notre propre vie et donc au monde qui nous entoure.

d. Le service de la création

Pendant longtemps les chrétiens se sont concentrés sur les devoirs envers les humains et on considéré le reste de la création comme leur propriété. Ils ont interprété le mandat que le créateur donne à l'humanité en Gn 1.26 comme la possibilité d'une domination sans contrainte. Ils ont privilégié le couple « dominer et soumettre » et oublié l'autre : « cultiver et garder ». Nous sommes les gérants de la création et nous savons aujourd'hui, mieux que nos pères, qu'elle est fragile. La vie chrétienne suppose également le respect du monde que Dieu nous a confié. La nature et les animaux sont, eux aussi, des créatures de Dieu, et notre responsabilité les concerne. Comment ne pas citer ici François d'Assise qui, peut-être mieux que quiconque, a pris conscience de cette solidarité qui unit l'être humain à la création dont il fait partie. On connaît son célèbre cantique du frère soleil qui unit dans la louange au créateur l'homme et la création entière.

Très haut, tout-puissant bon Seigneur, à toi sont les louanges et l'honneur et toute bénédiction.

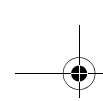
À toi seul, Très-Haut, ils conviennent et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures, spécialement messire frère soleil, qui est le jour et par qui tu nous illumines.

Et il est beau et rayonnant avec grande splendeur, de toi, Très-Haut, il porte le signe.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur lune et les étoiles, dans le ciel, tu les as formées, claires, précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère vent, et pour l'air et le nuage et le ciel serein et tous les temps, par lesquels, à tes créatures, tu donnes soutien.



Spiritualité de la vie quotidienne

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur eau, qui est utile et humble, et précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur pour frère feu, par lequel tu illumines la nuit, et il est beau et joyeux, et robuste et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la terre qui nous soutient et nous gouverne et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe (...) ¹⁹.

Bien des gens, souvent citadins, ont remarqué que leur conversion a ouvert pour eux une relation nouvelle avec la création. Notre capacité d'émerveillement, si souvent atrophiée, s'éveille et nous discernons la main du créateur derrière la beauté de son œuvre. Nous retrouvons en quelque sorte des racines que le béton des villes nous avait fait oublier et l'ensemble de la création de Dieu prend sa juste place en nous. Sentiment de reconnaissance pour les dons reçus et louange pour et avec tout le créé, tout cela conduit également à un comportement responsable envers les animaux et la nature entière.

Peut-être trouvera-t-on que nous touchons ici plus à l'éthique qu'à la spiritualité. C'est que l'une et l'autre sont indissociables. Selon la belle formule d'Albert Schweitzer qui définit le christianisme comme un « mysticisme éthique ²⁰ », il nous faut garder à l'esprit que, si une éthique complètement dissociée de la spiritualité ne saurait être chrétienne, une spiritualité sans éthique, qui n'aurait aucune conséquence sur notre comportement pratique dans le monde, ne le serait pas non plus. C'est que l'Esprit de Dieu ouvre toujours plus largement notre cœur et notre intelligence sur les autres, les êtres et les choses.

Louis SCHWEITZER

¹⁹. CLAIRE ET FRANÇOIS D'ASSISE, *Écrits*, op. cit. p. 80, 81. On pourra lire également le très beau commentaire d'Eloi LECLERC, *Le chant des sources*, Paris, Les éditions franciscaines, 1999, ou l'ouvrage plus général consacré à la théologie et la spiritualité de François, Thaddée MATURA, *François d'Assise « auteur spirituel », le message de ses écrits*, Paris, Cerf, 1996.

²⁰. Albert SCHWEITZER, *Les religions mondiales et le Christianisme*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975, p. 68.

